Valérie DESHOULIÈRES, *La Gouge et le scalpel.
Oscillations pendulaires entre l'Art et la Science*

Paris, Hermann, coll. Savoir lettres, 2017, 356 pages

Jean-François Clément

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13317>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13317

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 428-429

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Clément, « Valérie DESHOULIÈRES, *La Gouge et le scalpel. Oscillations pendulaires entre l'Art et la Science* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13317> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13317>

chercheurs majeurs, Jean-François Bert adopte une attitude intellectuelle moderne. Délaissant le livre au profit de la fiche, il explique comment advient l'homme de savoir pour lequel la fiche est un exercice invisible. Cette réflexion sur la formation de l'esprit scientifique se met en abyme car la forme de la fiche érudite, qui se rattache à la fiche de lecture, renvoie au présent exercice qui reçoit plusieurs noms : chronique, recension, compte rendu ou encore note de lecture.

Christophe Cosker

HCTI, université de Bretagne occidentale, F-29000
Christophe.cosker@free.fr

Valérie DESHOULIÈRES, *La Gouge et le scalpel. Oscillations pendulaires entre l'Art et la Science*

Paris, Hermann, coll. Savoir lettres, 2017, 356 pages

Ce livre reprend ou synthétise des études très diverses par leurs thèmes menées pendant environ 25 ans par une professeure de linguistique comparée. Celle-ci fut la lectrice de nombreux écrivains dont, parmi d'autres, Robert Musil, Julio Cortázar et Witold Gombrowicz. Pour relier ces textes, l'enseignante cite les notions qu'elle utilisera (par exemple la « métaphore », « l'idiotie », la « mélancolie », le « caméléon », la « sans-qualitude », « l'irreprésentable » ou la « mimésis active »). Elle fait de même pour les hypothèses qui lui ont paru majeures pour organiser son travail. Ceci implique que les outils de la pensée ne sont pas construits à partir d'un corpus qui lui aurait été imposé. Les lectures successives de l'enseignante s'organisent, à l'inverse, autour d'outils fournis par des lectures antérieures.

L'hypothèse centrale, qui forme l'unité du livre, est qu'il existerait des liens, non entre la science et l'art, comme l'indiquent les deux hypostases du sous-titre du livre, mais entre des personnes qui ont incarné des formes de savoir scientifique au cours de l'histoire comme André Vésale ou Johann Wolfgang von Goethe et des auteurs ou des lecteurs de textes littéraires reprenant ces intuitions afin d'en faire des outils permettant d'apporter des éclairages nouveaux à diverses créations littéraires. Il y aurait ainsi comme une « chambre d'écho », des retombées, des propagations, entre les idées de certains chercheurs sélectionnés dans le domaine des sciences et celles de spécialistes de la littérature soucieux de sortir des limites disciplinaires et donc de parler « l'interdisciplinoïs ». Une autre idée apparaît au milieu du livre, beaucoup plus ambitieuse : « Peut-on décrire linguistiquement et non plus seulement cliniquement ce qui... distinguait, chez Cortázar, les hommes du possible, qu'il présentait comme des artistes sans œuvre, et les

poètes effectifs, c'est-à-dire optant pour la création ? » (pp. 152-153). Pour le moment, il n'existe aucune véritable réponse à cette question.

L'intuition centrale part des livres de Hans Blumenberg, un philosophe allemand décédé en 1996, qui attaque de front, outre Carl Schmitt et sa théorie de l'État, la conception cartésienne de la science. Pour lui, le rapport au monde n'est pas immédiat, il passe par une médiation qui n'est pas celle des concepts ou d'une rationalité séparant comme chez Descartes les ordres du réel, mais celle de la métaphore. Si tout n'est pas objectivable ou déterminable, il conviendrait de réintroduire cette catégorie de métaphore d'autant plus que la science a souvent évolué, au moins lors de la formation des premières hypothèses, grâce à des métaphores (« la lune tombe sur la terre comme une pomme »).

L'auteure jette, au passage à moins que ce ne soit essentiel, quelques lueurs sur une ego-analyse ou une « ego-critique » (p. 312) permettant de comprendre pourquoi outils et hypothèses ont été sélectionnés par elle, éventuellement comment ils ont évolué. Elle met en avant plusieurs faits, une attirance pour la thématique de l'échec, pour celle de la « crise spirituelle », l'existence de relations ambiguës avec les sciences qui détermineront le choix du sujet de sa thèse. Il y aura aussi les conséquences de la « perte d'une sœur » (p. 120 et 209 sqq.). Ceci permet d'aborder autrement, du moins dans ce cas particulier, ce qu'est la littérature comparée, cette « non-discipline » (p. 113), cette « discipline contre la discipline » (p. 133) par rapport à la littérature générale. L'intention est d'esquisser une analyse critique de cette spécialité, à la fois de son objet et de ses rites comme l'habilitation à diriger des recherches. L'auteure interpréta la mort de sa sœur, qui est bien plus qu'une simple mort puisqu'elle entraîna un suicide, en pensant qu'il y a des silences, des zones obscures qu'il faut aborder avec prudence, lentement en se souvenant, selon cette pensée philosophique subjective, que tout n'est pas déterminé. Ce qui « déterminera » un intérêt pour la (seconde) pensée de Karl Popper qui a porté non sur le développement des révolutions scientifiques, mais sur l'indéterminisme. Et dans cet univers perçu comme quelque peu inquiétant, la métaphore bien évidemment vive ou agissante sera imaginée comme pouvant être un « secours » (p. 163).

Il y a de la franchise à montrer la porosité entre vie personnelle et production universitaire. Après ces épreuves, l'important fut de comprendre que toute lecture spontanée pouvait être superficielle. Par exemple, pouvait-on dire de Robert Musil qu'il consacrait la

fin de la métaphysique sans penser qu'il pouvait aussi annoncer « l'avènement d'une métaphysique du non-Moi ? » (p. 164). Ce sont là des effets très positifs de l'inquiétude outre le fait que, dans ce cas, une thèse sert au moins « à mieux vivre » (p. 166) en remplaçant la raison ici inopérante par une foi mystique. Toutefois, l'analyse s'arrête sur la nature du présupposé de la littérature comparée qui est « la confiance absolue dans l'unité de la création littéraire, et même de la culture » (p. 133). Une autre question reste aussi sans réponse : peut-on comprendre des formes d'altérité littéraire sans passer par des filtres (nationaux ou religieux), ce qui est courant dans la littérature comparée ? Pourrait-on n'utiliser que la seule analyse littéraire (question posée p. 305) ? En attendant, demeure le « spleen du comparatiste » (p. 157), d'où sans doute le désir de l'universitaire de devenir à son tour, sous pseudonyme, créatrice de textes littéraires que pourraient étudier d'autres comparatistes (p. 317). Le fantôme d'Ouroboros.

Par ailleurs, les points faibles de la pensée épistémologique de Hans Blumenberg ne sont pas examinés. Il est vrai que la pensée analogique a été présente dans la science tout au long de son histoire, mais il est impossible d'en faire, surtout dans la démonstration ou l'expérimentation, un des fondements de la pensée, à moins de céder à un anarchisme méthodologique. Mais alors, on quitte totalement des limites de toute scientificité pensée à la manière de Karl Popper. S'il y a de la rigueur dans les sciences, c'est parce qu'elles éliminent, même si c'est souvent difficile, toute forme de métaphore, qu'elle soit allégorique ou faible ou métaphore forte. Le langage ordinaire est une chose, la pensée ou les idées scientifiques en forment d'autres. La métaphore, comme déplacement d'un nom d'une chose à une autre, n'est tolérable que dans la vulgarisation. Par exemple, Goethe qui développe l'idée de « plante originelle » pour croire y trouver un principe explicatif, s'égare. Des convergences de formes existent, mais leur cause est ailleurs. Gaston Bachelard rappelle avec force des idées analogues : seul est légitime un constructivisme abstrait.

Reste à savoir ; et cette question fut récemment posée par Michel Maffesoli à la suite de Vilfredo Pareto, si les sciences humaines et sociales peuvent accepter le développement de métaphores ou d'images non seulement dans le contexte de la découverte d'idées comme cela peut être le cas dans toutes les sciences, mais également dans une pensée interprétant des phénomènes non formalisables. Dans ce cas, il ne s'agit pas de ressemblances, encore moins de comparaison, mais de saisies d'informations complexes, mais la

question reste de savoir si ce n'est là qu'une démarche provisoire puisqu'il n'est nullement certain que ces métaphores soient éclairantes ni qu'elles soient une garantie face au risque de l'irrationalité.

Dans les études illustrant la thèse initiale du livre, on ne voit pas toujours ce qui fonde la thèse annoncée. Ainsi André Vésale, qui impose la dissection humaine dans la formation médicale, aurait-il pu inciter des poètes ou des romanciers à écrire selon ce nouveau modèle de l'anatomie, qui n'est pas celui des chirurgiens ou de Marcello Malpighi. Cela se vérifie-t-il ? La pratique d'André Vésale est, certes, fondée sur le plaisir de la vision directe et la désacralisation du corps humain. Mais de cela, il n'est pas question dans l'étude de Valérie Deshoulières, celle-ci évoquant seulement des textes contemporains qui évoquent la figure d'André Vésale, le rapport n'étant que très indirect. Une autre étude signale que la morphologie générale de Goethe, qui se développera à la fois pour les couleurs, les minéraux ou les nuages, se retrouve dans un texte de Jacques Abeille où des cultivateurs de statues sont partis d'un champignon originel. Là aussi, le rapport n'est que superficiel, car il y a chez Christian von Wolff la description d'une dynamique précise exprimée par des « lois » biomécaniques de développement des formes qu'ignore l'écrivain français dont les références pourraient être tout aussi bien Julien Gracq ou André Hardellet. Reste la question essentielle qui se pose au terme de cette voie mystique que l'auteure caractérise comme étant celle du caméléon : « Qu'est-ce qu'aimer ? » (p. 324).

Jean-François Clément
clementjf@gmail.com

Yves GINGRAS, *L'Impossible dialogue. Sciences et religions*
Paris, Presses universitaires de France, 2016, 422 pages

Si Frère Marie-Victorin disait en 1920 qu'il fallait « laisser la science et la religion s'en aller par des chemins parallèles, vers leurs buts propres » (p. 1), on assiste à un regain d'intérêt pour un dialogue entre sciences et religion, au point que John Templeton (1912-2008) a créé une fondation (pp. 292-293) pour financer les études sur le sujet. C'est sur ce phénomène que s'est penché Yves Gingras, professeur à l'Université du Québec (histoire et sociologie des sciences) et ancien étudiant en physique dans les années 1970. Si les mathématiques ont posé peu de problèmes aux théologiens, ce n'est évidemment pas le cas pour la cosmologie, la biologie ou la paléontologie. Certes, l'Église catholique a perdu une grande partie de son pouvoir temporel, mais il n'en est pas de même pour